

TORONTO, AMERIQUE: DES ECRIVAINS QUEBECOIS EN PAYS ETRANGERS

Mariel O'Neill-Karch

(University of Toronto)

Toronto est non seulement un lieu géographique, un site archéologique, un complexe historique, un modèle d'urbanisation, un lieu de travail et d'habitation, c'est aussi une ville fictive, c'est-à-dire, un réseau de signes, un système de signification, qui apparaît dans des pièces de théâtre, des poèmes, des contes, des récits et des romans, et qu'on peut décoder.

Pour avoir un point de vue plus «objectif» sur le sujet que celui des Torontois, j'ai pris un peu de distance, du côté du Québec où je me suis laissée dire, le temps de quelques lectures, des vérités, bien sûr, mais aussi combien de mythes qui correspondent à l'image que la Ville-Reine projette à l'étranger et qui a parfois bien peu à voir avec la réalité, la réalité étant changeante et les mythes ayant la vie dure.

Jusqu'ici, les études portant sur le sujet sont plutôt rares, mais en 1975, un groupe de chercheurs du département de sociologie de l'Université Laval font paraître les résultats d'une enquête et constatent «qu'il est très peu fait référence au Canada anglais dans les romans québécois et lorsqu'il y est fait allusion, c'est surtout négativement: ce n'est pas un endroit où on aimerait vivre ni non plus où on se sent chez soi.»¹ Cette première conclusion, qui est à l'origine du titre de cet article² et qui se veut une simple constatation, est immédiatement suivie de celle-ci qui précise l'attitude des écrivains québécois: «Plutôt qu'une agressivité généralisée à l'égard des anglophones, on constate [...] dans les romans québécois un désintéret presque total à leur propos.»³

Dix ans plus tard, en 1985, Maurice Lemire publie une étude sur l'Ontario dans l'imaginaire des Québécois⁴ où il est beaucoup question du dix-neuvième siècle et des pays d'en-haut. Mais nulle part, dans cet article qui

promettait de porter sur l'Ontario, n'est-il question de Toronto, comme si, pour ce Québécois, cette ville n'existait tout simplement pas.

Pourtant, une lecture, même sélective, d'œuvres littéraires québécoises, surtout de romans, révèle que les auteurs de la province voisine n'ignorent pas tout à fait cette ville appelée à remplacer Montréal comme métropole du Canada.

Toronto où l'argent ne fait pas le bonheur

Quand le Québécois pense à Toronto, il pense à une ville riche, à une ville où il se brasse de grosses affaires, image qui s'impose de plus en plus, et pour cause.

Dans la pièce de Jean-Claude Germain, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, par exemple, l'Habitant ironise sur l'avenir de son compagnon qui devra, s'il réussit en affaires, frayer avec les gens de Toronto:

...dans dix ans...dans vingt ans...un bureau Plasse dla Bourse...des gros tapis...une Cadillac...pis tu porteras pas à terre parsqu'lé-z-Anglais vont tprennde au sérieux!... Y vont p'tête même t'écouter! Leur répéter squ'y t'auront appris!... Bob-par-ci! Bob-par-là! Un bel attaché-caisse sus l'avion d'Toronto...porte-paquet après avoir été porteur d'eau...ST'UNE PROMOTION!⁵

C'est donc vers Toronto, comme vers La Mecque, qu'il faut se tourner pour sauver ses placements, car le milieu bancaire montréalais décline, comme le reconnaît, en 1979, un des personnages d'André Bruneau: «Les transactions se font de plus en plus rares. Il semble que toute l'activité se passe à Toronto.»⁶ On envie donc à Toronto son sens des affaires, mais cela ne veut pas dire que l'on trouve les hommes d'affaires torontois plus intéressants pour autant ni tout à fait indispensables.

Dans un roman de Michel Tremblay, nous assistons à la répétition d'une publicité pour une marque de bière. Au début, on nous dit que «derrière la caméra, à part le réalisateur et la script, se trouvaient quatre messieurs en

complet veston, les clients de Toronto...» et, à la fin de la scène, on dit «qu'un des trois clients de Toronto leva les yeux au ciel en prononçant un "My God!" d'exaspération.»⁷ Combien de lecteurs auront remarqué que de quatre, les Torontois sont passés à trois? Est-ce là un indice du manque de considération dont ils jouissent de la part du personnage? du narrateur? de l'auteur, à qui il suffit d'un lapsus pour en éliminer un?

Toronto, ville de Monsieur Eaton et de son merveilleux catalogue

Si les Torontois sont quantité négligeable, il n'en va pas de même du temple de commerce du Toronto moderne, le Centre Eaton qui, lui, réunit tous les suffrages. Déjà, à l'époque de nos ancêtres, le catalogue Eaton faisait l'unanimité en reliant les gens des plus lointaines campagnes à cette maison torontoise qui les invitait irrésistiblement à dépenser leurs économies sans avoir à se déplacer.

Lionel Groulx ne fait pas exception à la règle. En 1898, en effet, il note, dans son *Journal*, qu'on avait commandé des sacoches pour les musiciens de la fanfare de son collègue et que les sacs tant convoités tardaient à venir. Groulx, qui connaissait bien ses auteurs classiques, s'en plaint avec humour en pastichant l'exorde de la première *Catilinaire* de Cicéron: «Hélas! la deuxième lune allait blanchir la face du ciel et les sacoches ne seraient pas arrivées! / O Toronto, cité au cœur d'airain, jusques à quand abuseras-tu de notre patience?»⁸

Trop longtemps, répond Ringuet qui, dans son roman *Trente arpents*, publié en 1938, voit dans les «catalogues-réclames des bazars de Toronto, farcis de termes étrangers dont s'emparaient [*sic*] avidement, faute de mieux, la langue appauvrie des campagnards comme des citadins,»⁹ une atteinte à la langue même du Québécois.

Mais que faire? Dans une de ses plus célèbres nouvelles, Roch Carrier met en scène un jeune joueur de hockey dont le héros est Maurice Richard, l'ancienne vedette des Canadiens de Montréal. Un jour que son chandail des Canadiens est devenu trop petit, sa mère lui en commande un autre du catalogue Eaton. Mais au lieu du chandail tricolore, c'est un chandail bleu et

blanc qu'il trouve dans la boîte. Comme l'enfant refuse, par principe, de porter les couleurs de l'équipe ennemie, sa mère s'adresse à son cœur pour lui faire entendre raison et réussit, sinon à le convaincre, du moins à renverser sa décision:

— Si tu gardes pas ce chandail qui te fait bien, il va falloir que j'écrive à M. Eaton pour lui expliquer que tu veux pas porter le chandail de Toronto. M. Eaton, c'est un Anglais; il va être insulté parce que lui, il aime les Maple Leafs de Toronto. S'il est insulté, penses-tu qu'il va nous répondre très vite? Le printemps va arriver et tu auras pas joué une seule partie parce que tu auras pas voulu porter le beau chandail bleu que tu as sur le dos.¹⁰

Repoussé par ses camarades, maltraité par l'entraîneur de l'équipe et sermonné par le vicaire, le malheureux enfant finit par se rendre à l'église demander à Dieu «qu'il envoie au plus vite des mites qui viendraient dévorer [s]on chandail des Maple Leafs de Toronto.»¹¹

Toronto, ville des détestés Maple Leafs

Dans un autre récit de Roch Carrier, *Il est par là, le soleil*, le héros Philibert, bondit quand il voit un joueur de l'équipe de Toronto attaquer traîtreusement Maurice Richard:

Maurice Richard franchit la ligne bleue, puis la ligne rouge, il entre chez les maudits Anglais de Toronto...

—Tue-les![...]

Maurice Richard prépare son lancer. Un joueur de Toronto s'amène derrière lui, allonge son bâton vers une jambe de Richard, il le tourne, et, la jambe retenue par un crochet, Maurice Richard trébuche. Ces Anglais ne tolèrent pas que des petits Canadiens français comme Maurice Richard leur soient supérieurs.

Philibert, jurant de toute son âme, saute par-dessus la clôture et court sur la glace; sans glisser, d'un pas ivre, il se faufile vers

le Torontois qui lui tourne le dos. Les larges épaules rembourrées font un mur devant lui. Philibert lui tapote le dos. Le Torontois tourne la tête. Le poing de Philibert s'abat sur ses dents; le joueur de Toronto oscille ridiculement, il ne trouve plus la glace sous ses lames, il bascule et s'allonge sur la patinoire, écrasé sous les rires énormes.

Philibert revient vite, il escalade la clôture, la foule applaudit mais il n'entend rien; des mains chaleureuses se posent dans son dos, lui caressent les cheveux, il est entouré de tant d'amitié qu'il n'aura plus besoin d'être aimé du reste de sa vie.¹²

En traduisant de façon rituelle, sur la glace, la rivalité réelle qui existe entre Montréal et Toronto, les Québécois, se sentant trop démunis pour chercher l'ennemi ailleurs, donnent ainsi libre cours à leurs frustrations de peuple conquis qui met tous ses espoirs et tout son honneur dans une joute sportive. On comprend alors que, s'il vient à la perdre, c'est le désastre et que, si Montréal perd, non pas une simple joute, mais la Coupe Stanley aux mains des Maple Leafs, comme cela est arrivé à la fin de la saison 66-67, c'est le monde à l'envers. C'est comme si une injustice avait été commise, comme si les forces du Mal l'emportaient sur celles du Bien, comme si la lutte avait été déloyale et que la victoire ne revenait pas à celui qui la méritait: «Revirement extraordinaire,» déclare Michel Michaud, «le Maple Leaf [*sic*] de Toronto s'appropriait la Coupe Stanley. Toronto n'aurait donc jamais sa place dans mon cœur.»¹³

Non pas que Toronto ait jamais pu prétendre à une place de choix dans son cœur, mais cette fois, c'est à jamais fini, la porte lui est définitivement fermée, car Toronto qui gagne, c'est Toronto qui triche, c'est Toronto qui vole, larcin qui est d'autant plus révoltant que c'est le riche qui prend au pauvre. Mais quand c'est Montréal que le sort favorise ou mieux, à qui la Providence sourit, tout rentre dans l'ordre, les bons étant récompensés. C'est ce qui permet à André Bruneau de conclure sur le ton de l'objectivité, comme s'il n'y avait rien à répliquer: «...la coupe Stanley, symbole de la suprématie mondiale au hockey, reposait maintenant, après un malheureux séjour à Toronto, dans le hall d'entrée du Forum de Montréal; sa place de droit.»¹⁴ Le droit du plus fort et du plus habile, sans doute le seul qu'on reconnaisse

dans le monde des sports car, pour ce qui est du droit de se gouverner, la situation est tout autre, la victoire décisive revenant aux Anglais.

C'est à ce moment historique que Gilles Vigneault, de passage à Toronto au début des années 70, fit allusion quand une admiratrice anglophone lui lança: «Vous nous avez conquis!» «En quelle année, madame?»¹⁵ de répondre Vigneault, pour qui un succès personnel n'efface pas la défaite des Plaines d'Abraham à laquelle il faut constamment revenir pour expliquer les rapports conquis et conquérants qui n'arrivent pas à s'entendre, en grande partie peut-être parce qu'ils ne parlent pas la même langue, car la lutte entre Anglais et Français est aussi linguistique.

Toronto ou le bilinguisme unilingue

Mais même quand ils parlent français, les Anglais ne parlent toujours pas la même langue que les Québécois, comme l'illustre Lionel Groulx qui, dans *L'Appel de la race* (1922), réunit, autour du père, les enfants de la famille Lantagnac, issus d'un mariage mixte (anglais-français):

Toute la classe [les quatre enfants] croyait parler un français impeccable; le professeur [le père] se trouvait en face de ce beastly horrible French, dont se moquent si amèrement les gazettes de Toronto en le prêtant à l'«habitant» du Québec. Wolfred et William parlaient peut-être quelque peu mieux, ayant fréquenté au Loyola College des camarades canadiens-français. Nellie et Virginia articulaient, ô ciel! le vrai français d'essence ontarienne, le pur et authentique Parisian French. Non seulement leur père devait leur apprendre une langue nouvelle, ignorée; force lui était de nettoyer d'abord leur esprit, du jargon prétentieux et barbare dont un faux enseignement l'avait encombré.¹⁶

On en arrive à croire que Lionel Groulx eût préféré qu'on n'enseigne pas le français à Toronto plutôt que d'y répandre une langue que les Québécois ne reconnaissent pas pour leur et qui les diminue, réduisant à l'état de patois l'héritage qu'ils défendent pieusement et avec acharnement depuis deux siècles.

Ce n'est toutefois pas l'avis de Madeleine Ouellette-Michalska qui refuse de communiquer en anglais et qui s'attend, dans un pays qui se dit officiellement bilingue, à ce que tous les employés du fédéral lui répondent en français et poliment, les bonnes manières qu'elle affiche ainsi que son sourire engageant devant leur servir de modèle:

Aux douanes de Toronto, la jeune et brune anglophone quitte son strapontin et m'indique du doigt l'affiche «Agent bilingue/French speaking officer» où la file est moins longue. On me lance «I don't speak french!» avec ce regard de l'officier british qui toise un coolie de l'empire des Indes. J'écume. D'avoir traversé le continent pour donner six conférences en français [aux Etats-Unis] où l'anglais est la seule langue officielle, me monte à la tête. J'ai oublié qu'ici le bilinguisme a deux sens.

Au comptoir bilingue français, une Ontarouaise [*sic*] me glisse à voix basse «vous pouvez porter plainte, voici l'adresse.» Merci. Je connais la brochure. Je connais la formule. Je déclare / I declare que l'analphabetisme triomphant de la Ville-Reine est à placer au premier rang des attractions touristiques.¹⁷

Deux paragraphes suivent ce réquisitoire dans lesquels l'auteure se plaint aussi de l'unilinguisme du personnel au comptoir d'Air Canada à l'aéroport Pearson, ce qui l'amena à taxer tous les Torontois d'«analphabetisme». Ce que Madame Ouellette-Michalska s'attire, par son intransigence, c'est qu'on lui retourne le compliment, ce qui serait d'autant plus facile qu'elle demeure, malgré toute sa culture, étanche à celle de ses voisins et écrit «computers addicts» pour *computer addicts*, «Mary Gold» en deux mots, comme s'il s'agissait d'un nom de femme, pour *marigold*, nom de fleur, «Chelsa» pour *Chelsea* et massacre allègrement le nom d'un des grands poètes canadiens, Dorothy Livesay qui devient, sous sa plume, «Lifesay». Ces nombreuses déformations nous font penser à la duchesse de Langeais qui, pour montrer le peu de cas qu'elle faisait de lui, appelait Goriot: Foriot, Moriot, Doriot, enfin n'importe quoi.

Mais le cas Ouellette-Michalska est plutôt rare. D'autres écrivains, fort heureusement pour la réputation de la capitale de l'Ontario, ont eu plus de

chance qu'elle dans leurs rapports avec les Torontois. Dans *Volkswagen Blues*, roman auquel nous reviendrons, les personnages de Jacques Poulin rencontrent plusieurs personnes qui parlent français, dont le gardien à la bibliothèque municipale de la rue Yonge, un homme d'une cinquantaine d'années qui travaille à temps partiel, tout en faisant des études en philosophie, et une femme police qui, malgré son «français laborieux», réussit à répondre aux questions des voyageurs.

Les Torontois ne sont donc pas tous résolument unilingues, mais l'image physique qu'ils projettent est assez souvent uniforme. Selon Michel Tremblay et bien d'autres, en effet, ils sont «grands [...] propres pis polis»¹⁸ et, corollaire inévitable, tout à fait dénués d'intérêt. Le portrait-charge le plus amusant que j'aie trouvé du Torontois est de Huguette Légaré qui met en scène un homme et une femme qui descendent du train de Toronto avec leur chienne:

Le maître ressemblait à sa chienne comme deux gouttes d'eau et, chose étonnante, la maîtresse aussi. Tous les trois avaient le même front rond et dégarni, c'était fantastique à voir. Ils avaient en commun aussi un air de bonne volonté, de politesse et de légèreté physique, style combiné sportif-intellectuel-granola-professeur-d'université-fortuné-de-vieille-famille-de-Toronto, la bête étant surtout sportive, bien entendu. La chienne ne parlait que l'anglais, ce qui était bien normal, vu qu'elle venait de Toronto, et que c'était trop demander à un chien que de parler des deux langues.¹⁹

On voit bien les conclusions qu'on peut tirer d'un tel portrait de groupe où qui se ressemble s'assemble et qui tient compte de l'amour des chiens qu'on dit très répandu chez le peuple anglais, qu'on associe au bouledogue britannique.

Toronto où les gens s'ennuient le dimanche, le lundi, le mardi...

Dans l'exemple qui précède, nous rencontrons des Torontois en voyage mais, dans la littérature québécoise, il y a aussi des Québécois qui prennent la route pour aller voir cette ville qui grandit en importance.

La première référence à Toronto que j'aie trouvée n'appartient pas à une œuvre de fiction, mais est tirée d'un livre de souvenirs écrit par Caroline Dessaulles Béique, née en 1852, qui, à quatre puis à cinq ans, y fit deux séjours avec sa famille, à l'époque où son père, conseiller législatif, suivait le parlement qui siégeait alternativement à Québec et à Toronto. «La ville était alors entourée de marais, note-t-elle, et pas du tout salubre. J'y gagnai une fièvre paludéenne qui m'affaiblit pour longtemps et me valut un usage prolongé d'huile de foie de morue.»²⁰

Dans un roman de Maurice de Goumois dont l'action se situe vers 1930, la ville ne semble toujours pas très salubre:

C'était le dernier jour de février. Toronto sans neige, sous un ciel bas et balayé par un vent venu du lac Ontario, se présentait sous son plus mauvais jour. Bien que saupoudrés de sable, ses trottoirs étaient glissants et sales. La foule qui s'y pressait affairée, offrait un aspect rébarbatif de nez rougis, de cols relevés et d'haleines embuées. On était déjà loin du climat sec et enneigé des étendues vierges du Nord-Ouest, et le froid moins vif, mais chargé d'humidité, transperçait davantage. Les gratte-ciel encore tout neufs dominaient les pâtés de maisons basses abandonnées au négoce et les terrains vagues mal dissimulés par des panneaux-réclame. Ils semblaient annoncer au monde que la Carthage des Grands Lacs [comparaison qui fait rêver] n'en est qu'à son commencement.²¹

Vingt ans plus tard, Marie-Louise d'Auteuil publie un livre pour enfants, racontant les aventures d'une petite souris québécoise qui se déplace dans un sac de voyage. A peine arrivée à Toronto, qu'elle ne reconnaît pas, ce qui donne à ses commentaires une valeur «objective», elle fait siens tous les préjugés qui étaient courants en 1950 sur les Orangistes, sur le chien, compagnon obligé des Anglais, sur le repos dominical qu'on prend à la lettre à Toronto et sur la froideur proverbiale des Anglais. C'est pourquoi le passage, quoique long, mérite d'être cité *in extenso*:

C'était un pays plutôt étrange. Le lendemain de mon arrivée était un dimanche. Or, contrairement à ce dont je devais m'attendre en un pareil jour, les rues étaient à peu près

désertes. J'avais donc beau jeu pour m'y promener à l'aise. Par ci, par là, toutefois, passait un chic monsieur ou une élégante madame, tenant en laisse un toutou chaudement habillé d'une petite couverture de flanelle. Des enfants jouant sur le trottoir, criant, riant, se bousculant, comme je devais en voir plus tard à Montréal, c'était chose pour ainsi dire inconnue dans cette ville-là.[...]

Mais, phénomène plus extraordinaire encore, toutes les souris que je rencontrais avaient une petite tache jaune orange sur l'oreille gauche, ce qui m'intriguait fort. De plus, elles parlaient un langage qui ne m'était pas du tout familier.

Désireuse de connaître le nom de ce singulier pays, je me hasardai, vers le soir, de m'en informer auprès de l'une d'elles. Je l'aborde donc bien poliment et lui demande avec mon plus beau sourire:

— Pardon, mademoiselle la Souris, voulez-vous me dire, s'il vous plaît, dans quel pays je me trouve? Suis-je en Chine? Au Japon? [Il est évident que l'on ne reconnaît pas à Toronto un style très particulier!]

Alors, ma souris à l'oreille jaune me toise dédaigneusement des oreilles à la queue, puis, sans qu'une seule syllabe ne soit sortie de son museau, elle me tourne brusquement le dos et continue son chemin, la tête haute et en se donnant de grands airs de supériorité.[...]

C'est plusieurs mois plus tard que je sus le nom de cette ville qui m'avait laissé une si mauvaise impression: c'était Toronto. J'ai appris aussi alors que la petite tache jaune à l'oreille de ces dames et demoiselles souriquoises était symbolique et attestait qu'elles appartenaient toutes à la grande secte orangiste, dont l'étroitesse de vue et le fanatisme sont les principales caractéristiques.²²

Même son de cloche venant de Michel Michaud qui met en scène des personnages de passage à Toronto qui, s'il faut l'en croire, n'a pas beaucoup changé depuis la visite éclair de la souris québécoise dix-sept ans plus tôt:

Arriver dans «la ville pure» au début de la nuit, c'est la même chose que d'y arriver à la fin de la nuit. De toute façon y a rien pu se passer entre-temps, j'ai l'impression que Toronto vit perpétuellement en état de couvre-feu. Tout ferme tôt, tout roupille tôt. Alors la seule chose qu'on a pu faire a été de nous offrir une séance de patinage en extérieur, on avait apporté nos lames, et y avait un agréable cercle polaire miniature sous les arcs de béton en face de l'hôtel de ville.²³

Dix ans plus tard, Toronto est toujours trop sobre pour qu'on puisse s'y amuser vraiment: «A Toronto, un matin versizeur, rapporte Réjean Ducharme, nous enfilâmes des boulevards déserts, plâtresques, comme encaissés de sépulcres blanchissants.»²⁴

Mais c'est à Hubert Aquin que l'on doit d'avoir dit de façon particulièrement lapidaire le mortel ennui que les Québécois ressentent à Toronto. Tout le monde se souvient du début de son roman, *Prochain épisode*, «Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman»,²⁵ qui montre l'influence foudroyante de la révolution cubaine sur l'esprit du narrateur qui se trouve en Suisse. Au milieu du même roman, après avoir parlé d'un bref séjour à Toronto, à l'hôtel Lord Simcoe, Aquin dit: «Toronto s'engloutit dans l'amnésie adriatique,»²⁶ plaçant Toronto dans une position syntaxique semblable à celle de Cuba: Toronto s'engloutit comme Cuba coule. Et tandis que Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman, espace géographique et mythique que le narrateur tente d'explorer, Toronto s'engloutit dans l'amnésie adriatique, espace que le narrateur associe à l'oubli, ce qui suggère que Toronto s'effacera complètement de sa mémoire.

Gérard Bessette, qui, lui, a vécu en Ontario, est, plus que les autres écrivains québécois que l'on vient de lire, conscient du fait que les Torontois ont évolué au cours des années. Mais il trouve toujours qu'il n'y a rien à faire pour assainir les relations entre les deux peuples fondateurs du pays et que, malgré leurs efforts, les Torontois n'arriveront jamais à comprendre ce que c'est que le Québec, comme on peut le voir dans ce texte où le narrateur imagine une scène qui pourrait/aurait pu se produire dans le salon de la mère d'un de ses personnages qui habite Toronto:

...il y avait un piano à queue, aux murs des portraits de famille d'ancêtres loyalistes orangistes rep by pop mazodelarochiens puis demi-orangistes quart-d'orangistes peu à peu bon-entendistes peu à peu à mesure que le temps passait pancanadianistes, a mari usque ad, évoluant avec le temps juste au rythme qu'il fallait, raisonnablement bilinguistes biculturalistes prudemment anti-américains précautionneusement à l'arrière-garde de l'avant-garde tragiquement écartelés entre l'enseigne et la feuille optant à contre-cœur après de déchirants examens de conscience (s'étant résignés à opter) pour le misérable inesthétique inhéraldique appendice végétal vaguement indécent, entraînés comme nous tous par l'implacable sinueuse marche de l'histoire...²⁷

On parle donc de Toronto avec colère, avec indignation à l'occasion, avec mépris également, mais parfois aussi avec sympathie, comme c'est le cas de Roger Lemelin qui, en 1958, confia à William Arthur Deacon, journaliste au *Globe and Mail*: «Toronto is the first city where I do not get lonesome for Quebec,»²⁸ ce qui, venant d'un Québécois, est l'ultime compliment.

Et dans une lettre, en provenance de Paris, Roger Lemelin explique à son éditeur torontois les liens fraternels qui unissent Québécois et Torontois à l'étranger:

They [ses amis français] told me I was boring and decided to bring me to a little bar where I would see what was the French légèreté and fun.[...] I felt very serious and started calmly to drink champagne. Suddenly, after two bottles of champagne, electricity went through my body, and to the bewilderment of my companions who accused me of being a Canadian iceberg, I jumped on the piano, and started to sing with my loud baritone voice, and with an entrain I have never had, Italian, French and English light operetta songs. I was having a tremendous success. A Swedish consul there wanted me to marry his daughter. And the most surprising: there were there American and Canadian journalists and students; they had heard me talk French and thought I was from Paris; when they learnt I was from Quebec, the Canadians from Toronto surrounded me; I was a Canadian, I was their own; I was the Canadian who talked French; they were no more lost among

these French there; I was the trait d'union.[...] Canadians were at home in Paris.²⁹

Au fil des années, les visiteurs, qui se font de plus en plus nombreux, se rallient à l'une ou à l'autre de ces deux positions: celle de la souris, entièrement grise, et celle de Roger Lemelin qui voit le monde en rose, à travers des bulles de champagne.

Toronto, ville cultivée

Il arrive même qu'on reconnaisse, dans un domaine particulier, la suprématie de Toronto sur Montréal. C'est ce que fait Jean Ethier-Blais, quand il dit qu'au cours des années 40, les Torontois étaient beaucoup plus avancés que les Montréalais, en matière d'art:

L'achat de tableaux, la mise en place d'une collection intelligente, raisonnée, n'existait pas dans la société montréalaise. Il n'y avait qu'à comparer à ceux du musée de Toronto les dons faits au musée de Montréal par les «collectionneurs» du cru. Des croûtes, il n'y a pas à dire. Des croûtes et des maîtres anciens sans attributions.³⁰

Quand Ethier-Blais raconte le départ de Montréal du père Couturier, critique d'art, et d'Etienne Gilson, le philosophe, l'un vers New York, l'autre vers Toronto, il ajoute: «La société des pères basiliens, ou celle de Gouverneur Paulding et de Stravinski, était plus relevée [que celle des Montréalais].»³¹

Dans d'autres œuvres contemporaines à celle-là, des Québécois jettent enfin un regard de curiosité sur une ville qu'ils avaient jusque-là méprisée. De leur petite chambre de l'ancien YMCA de la rue Collège, les deux personnages principaux de *Volkswagen Blues*, regardent par la fenêtre d'où ils aperçoivent «l'hôtel de ville qui ressembl[e] à deux gigantesques mains recourbées et dressées vers le ciel.» «— Ce doit être magnifique, le soir, avec toutes les lumières, dit la fille,»³² qui en apprécie l'architecture admirable.

Quelques pages plus loin, on sent poindre la même admiration entre les lignes de la description, qui se veut neutre, de la bibliothèque municipale de la rue Yonge: «L'édifice avait un aspect rébarbatif, mais l'intérieur était calme et accueillant. Des galeries avaient été aménagées autour d'un immense puits de lumière et il y avait partout du tapis et des plantes et même une petite fontaine qui murmurait discrètement au milieu d'une rocaïlle.»³³

Mais le complexe qui produit l'effet le plus saisissant sur les deux jeunes Québécois est la Royal Bank Plaza:

...tout à coup, en sortant du métro, juste en face de la gare, ils aperçurent le fameux immeuble dans la lumière du soleil couchant. Au milieu des édifices mornes et gris, il pointait ses deux triangles dorés vers le ciel.

Ils traversèrent la rue comme des automates sans regarder s'il venait des autos et ils s'approchèrent de l'immeuble pour en faire le tour et l'examiner sous tous les angles. La lumière paraissait venir de l'intérieur, elle était vive et chaleureuse comme du miel et ils ne pouvaient pas s'empêcher de penser à l'Or des Incas et à la légende de l'Eldorado. C'était comme si tous les rêves étaient encore possibles.³⁴

Toronto, mégapole moderne

Les rêves de Christian Mistral, auteur et personnage principal de *Vamp*, n'ont pas la poésie de ceux de Jacques Poulin, mais ses rêves d'action, de destruction et d'érection sont tout aussi évocateurs. Christian Mistral voudrait «éventrer» Montréal, pour y «percer de grands boulevards» comme ceux de Haussmann à Paris, et y élever des merveilles comme l'enceinte du palais des rois Darius et Xerxès à Ephèse, le Mausolée d'Halicarnasse, le colosse de Rhodes, la statue de la Liberté et la tour du CN³⁵ qui, en pareille compagnie, fait figure de chef-d'œuvre de l'architecture moderne, ce qui donne à Toronto, un prestige égal à celui des villes les mieux cotées, même si cette cote paraît surfaite à Jean-Pierre April qui situe l'action d'une de ses nouvelles de science-fiction dans une ville de cette importance:

A vrai dire, même si cette histoire se déroule dans une mégalopole, vous ne reconnaîtrez ni ses rues ni ses endroits publics. Qu'importe le nom de la ville, ses activités, ses monuments, le type de violence qui y règne ou les langues qu'on y parle. Il s'agit simplement d'une métropole moderne d'un pays industrialisé: inhumaine, anonyme, et pourtant si attachante. Toutes ces villes de béton et de fumée se ressemblent, comme des clichés. Pensez à Berlin, Rio, Singapour ou Toronto, c'est là.³⁶

Misère et grandeur de Toronto: c'est être misérable que d'être «de béton et de fumée», mais c'est aussi être grand que de souffrir la comparaison avec Berlin, Rio et Singapour qui, chacune à sa façon mais pour les mêmes raisons, auraient pu servir de prétexte au roman de Roch Carrier, *Le Deux-millième étage*, même si c'est à Toronto que revient cet honneur discutable:

Je me souviens très bien du moment où m'est venue l'idée d'écrire un roman sur la démolition urbaine. J'étais dans un avion. J'avais dans les mains une brochure remplie de chiffres. On y parlait d'une autoroute qu'il ne fallait pas construire; on y analysait le coût invraisemblable de sa construction; on y chiffrait ce qu'il fallait démolir. Trop de chiffres pour moi et pas assez de lettres. Cette brochure avait été éditée par mon ami Dennis Lee. C'est un poète engagé. Il luttait à ce moment-là contre la ville de Toronto et contre des promoteurs anonymes et sans visages qui voulaient raser un beau vieux quartier de Toronto pour y faire passer une autoroute large comme une piste pour supersoniques.³⁷

Conclusion

Toronto, quoique loin d'occuper une place majeure dans l'imaginaire québécois, s'insinue peu à peu dans la conscience des écrivains qui se voient graduellement poussés non seulement à en reconnaître l'existence, mais aussi à en tenir compte dans leurs œuvres, comme Réjean Ducharme qui fait composer un petit poème à un de ses personnages dans *L'Hiver de force*:

Viens, toi fée fille;
Viens, toi petit gros;
Venez me voir à Toronto [...]³⁸

Quelle distance entre la souris de Marie-Louise d'Auteuil qui déguerpit de Toronto à la première occasion et ce «Venez me voir à Toronto» qui est une invitation au bonheur. De pays étranger dont on parle avec mépris, la ville de Toronto s'est transformée, pour certains Québécois du moins, en pays étranger qu'il fait bon visiter.



NOTES

¹Michel O'Neill *et al.*, *Le Roman québécois contemporain* (Québec: Université Laval, 1975), p. 45.

²Cet article est une version remaniée d'une communication faite au colloque *Lire Toronto* tenu au collège Glendon le 11 octobre 1989.

³O'Neill, *op. cit.*, p. 46.

⁴Maurice Lemire, «L'Ontario dans l'imaginaire des Québécois,» *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 55, no 2 (avril-juin 1985), pp. 21-35.

⁵Jean-Claude Germain, *Un pays dont la devise est je m'oublie* (Montréal: VLB, 1976), pp. 63-64.

⁶André Bruneau, *Adieu Québec* (Montréal: L'Homme, 1979), p. 138.

⁷Michel Tremblay, *Le Cœur découvert* (Montréal: Leméac, 1986), pp. 204-205.

⁹Ringuet, *Trente arpents* (Montréal: Fides, 1971), p. 255.

⁸Lionel Groulx, *Journal*, tome 1, édition critique par Giselle Huot et Réjean Bergeron (Montréal: P.U.M., 1984), p. 385.

¹⁰Roch Carrier, «Une abominable feuille d'érable sur la glace,» dans *Les Enfants du bonhomme dans la lune* (Montréal: Stanké, 1979), p. 80.

¹¹*Ibid.*, p. 81.

¹²Roch Carrier, *Il est par là, le soleil* (Montréal: Jour, 1970), pp. 53-55.

¹³Michel Michaud, *Coyote* (Montréal: VLB, 1988), p. 194.

¹⁴André Bruneau, *Du soufre dans les lampions* (Montréal: Guérin, 1986), p. 170.

¹⁵Marc Gagné, *Propos de Gilles Vigneault* (Québec: Editions de l'Arc, 1974), p. 107.

¹⁶Lionel Groulx, *L'Appel de la race* (Montréal: Fides, 1956), pp. 120-121.

¹⁷Madeleine Ouellette-Michalska, *La Tentation de dire* (Montréal: Québec/Amérique, 1985), p. 117.

¹⁸Michel Tremblay, *La Grosse femme d'à côté est enceinte* (Montréal: Leméac, 1978), p. 76.

¹⁹Huguette Légaré, «Les Trains-bulle de janvier,» dans *Les Années lumière: Dix nouvelles de science-fiction, réunies et présentées par Jean-Marc Gouanvic* (Montréal: VLB, 1985), p. 133.

²⁰Caroline Dessauls Béique, *Quatre-vingts ans de souvenirs* (Montréal: Bernard Valiquette, 1939), pp. 11-12.

²¹Maurice A. de Goumois, *François Duvalet* (Hearst: Le Nordir, 1989), p. 210.

²²Marie-Louise d'Auteuil, *Mémoires d'une souris canadienne* (Montréal: Granger, 1950), pp. 32-33.

²³Michel Michaud, *op. cit.*, p. 129.

²⁴Réjean Ducharme, *Les Enfantômes* (Paris: Gallimard, 1976).

²⁵Hubert Aquin, *Prochain épisode* (Montréal: CLF, 1967), p. 7.

²³Michel Michaud, *op. cit.*, p. 129.

²⁶*Ibid.*, p. 154.

²⁷Gérard Bessette, *L'Incubation* (Montréal: Déom, 1965), p. 164.

²⁸Cité dans «Lemelin's Visit», petit entrefilet non-signé, mais certainement de William Arthur Deacon, dans *The Globe and Mail*, le 5 juin 1948.

²⁹Clara Thomas et John Lennox, *William Arthur Deacon: A Canadian Literary Life* (Toronto: University of Toronto Press, 1982), p. 235.

³⁰Jean Ethier-Blais, *Les Pays étrangers* (Montréal: Leméac, 1982), p. 70.

³¹*Ibid.*, p. 108.

³²Jacques Poulin, *Volkswagen Blues* (Montréal: Québec/Amérique, 1984), p. 65.

³³*Ibid.*, p. 69.

³⁴*Ibid.*, p. 79.

³⁵Voir Christian Mistral, *Vamp* (Montréal: Québec/Amérique, 1988), pp. 219-220.

³⁶Jean-Pierre April, «Mort et télévie de Jacob Miro», dans *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, éditée par Michel Lord (Montréal: Bibliothèque québécoise, 1988), p. 29.

³⁷Roch Carrier, «Comment j'ai écrit le deux millièmè étage (sic),» dans *Le Deux-millièmè étage* (Montréal: Stanké, 1983), p. 173.

³⁸Réjean Ducharme, *L'Hiver de force* (Paris: Folio, 1973), p. 150.

